



Chapitre 1 : L'Affaire Extraordinairement Brillante du Temps qui Prenait Son Temps

Par Selen

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

Le château dormait. Du moins, c'est ce que pensaient les murs. Poudlard, dans toute sa splendeur gothique, respirait lentement sous la lumière lunaire. Les pierres anciennes exhalaient une fraîcheur humide, chargée de siècles de sortilèges murmurés, de pas pressés et de secrets jamais tout à fait oubliés. Les tours se découpaient sur le ciel nocturne comme des doigts de pierre tendus vers l'éternité, griffant les nuages argentés qui dérivait paresseusement au-dessus du lac noir. Dans les couloirs, les torches magiques brûlaient d'une flamme docile, tamisée à cette heure tardive, projetant des ombres allongées qui semblaient se mouvoir d'elles-mêmes. Les escaliers pivotaient avec une discrétion feutrée, presque polie, comme s'ils ne voulaient pas troubler le sommeil du château. Les tableaux somnolaient derrière leurs cadres dorés, certains ronflaient sans retenue, d'autres murmuraient encore, prisonniers de rêves trop glorieux pour être silencieux. Quant aux armures, elles grinçaient parfois, dans un cliquetis mélancolique, par simple nostalgie de la guerre... ou par ennui existentiel, ce qui était, somme toute, très compréhensible. L'air lui-même semblait suspendu, chargé de magie ancienne, de poussière et de promesses nocturnes. Poudlard ne dormait jamais vraiment. Il veillait. Il observait. Il jugeait. Mais moi, Gilderoy Lockhart, Ordre de Merlin Troisième Classe, cinq fois lauréat du Prix du Sourire le Plus Charmant de *Sorcière Hebdo*, et accessoirement professeur de Défense contre les Forces du Mal, j'étais éveillé. Éveillé, alerte... et parfaitement conscient de l'effet dramatique que produisait ma silhouette solitaire avançant dans ce décor grandiose. Ma robe couleur myosotis flottait avec élégance à chacun de mes pas, et mon reflet, capturé fugitivement par une vitre ou une armure polie, me renvoyait l'image d'un homme prêt à affronter l'inconnu, ou, à défaut, à l'expliquer plus tard dans une autobiographie à succès. Et admirablement coiffé, bien entendu, malgré l'heure tardive. Car même au cœur de la nuit, même lorsque le château croit dormir, le monde mérite d'être protégé... et admiré.

Tout avait commencé par une rumeur. Or, les rumeurs sont comme les miroirs enchantés. Elles mentent souvent... mais jamais complètement. À Poudlard, les rumeurs ne naissent jamais par hasard. Elles s'infiltrant dans les couloirs comme un courant d'air froid, glissent sous les portes des salles communes, se faufilent entre deux gargouilles assoupies. Elles prennent vie à la lueur tremblante des chandelles, dans les dortoirs où les élèves parlent à voix basse, persuadés, à tort, que les murs n'écoutent pas. C'est ainsi qu'un élève de Poufsouffle, charmant garçon, très bon goût capillaire, sans doute influencé par mon exemple, m'avait abordé après le cours. Il triturerait nerveusement le bord de sa robe jaune et noire, jetant des



regards inquiets autour de lui, comme si le château lui-même pouvait le réprimander pour oser parler. Sa voix était à peine plus qu’un souffle lorsqu’il évoqua une légende du château. Une histoire ancienne, oubliée, transmise de génération en génération par des chuchotements dramatiques, des soupirs théâtraux et des yeux trop écarquillés pour être honnêtes. Une de ces histoires que les préfets interdisent officiellement... mais racontent les premiers, une fois les lumières éteintes. On parlait d’un Temps qui s’était égaré. Pas le temps météorologique, évidemment, je ne suis pas ridicule, mais le Temps lui-même. Celui qui s’écoule sans demander la permission. Celui qui polit les pierres, fatigue les corps et vieillit les visages...(sauf le mien, naturellement). Selon la légende, quelque part dans les entrailles de Poudlard, se dissimulerait une salle secrète. Un lieu hors des cartes, ignoré des escaliers mouvants eux-mêmes. Une anomalie temporelle, nichée dans la chair même du château. Là-bas, disaient-ils, les minutes se replieraient sur elles-mêmes comme des parchemins trop anciens, les heures hésiteraient à avancer, et certains visiteurs ressortiraient avant même d’être entrés. Un endroit où l’on pouvait perdre un instant... ou une vie entière. Absurde ? Évidemment. Mais en tant que Gilderoy Lockhart, expert mondialement reconnu en phénomènes inexplicables, héros d’innombrables récits véridiques (et magnifiquement reliés), comment aurais-je pu résister ? Irrésistible ? Absolument.

Je décidai d’enquêter. Non par curiosité, un défaut que je n’ai jamais eu, mais par pur devoir pédagogique. Après tout, quoi de plus rassurant pour les élèves que de savoir leur professeur prêt à affronter... le temps lui-même ? À Poudlard, les grands exploits commencent rarement dans le fracas. Les miens, en tout cas, débutaient souvent dans le silence feutré d’un couloir désert, sous les voûtes de pierre où l’écho de mes pas semblait déjà narrer l’histoire à venir. Le château m’observait, j’en étais certain. Les torches frémissaient légèrement à mon passage, comme si elles reconnaissaient une figure destinée à entrer, une fois de plus, dans la légende. Je lissai distraitemment une mèche rebelle, héroïsme et maintien vont toujours de pair, puis ajustai ma robe avec le soin d’un homme conscient de son image. On n’affronte pas une anomalie temporelle avec une tenue froissée. J’étais armé de mon sourire le plus héroïque, celui qui inspire immédiatement confiance, admiration et, chez certains, un léger évanouissement, et d’un objet tout à fait remarquable. Une petite montre de poche enchantée, d’un bleu éclatant, presque irréel. Le métal scintillait doucement, comme s’il capturait la lumière ambiante pour la retenir jalousement. Un cadeau, bien entendu. Offert par une sorcière bulgare reconnaissante après que je l’eus libérée d’un sortilège particulièrement retors. (Longue histoire. Très émouvante. Publiée dans mon quatrième ouvrage, chapitre douze.) La montre avait une particularité fascinante. Elle ne donnait jamais l’heure exacte. À la place, ses aiguilles semblaient hésiter, trembler, puis s’arrêter sur ce que je ne pouvais décrire que comme... l’heure la plus dramatique possible. Minuit moins une, trois heures treize, ou parfois un moment si chargé de tension qu’il en devenait presque palpable. Une innovation brillante, à mon sens. Car dans toute grande aventure, l’exactitude est secondaire. Ce qui compte, c’est le sens du spectacle. Ainsi équipé, je me mis en route, avançant avec assurance dans les entrailles du château. Chaque pas me rapprochait de l’inconnu, et, je le pressentais déjà, d’un récit que le monde aurait grand plaisir à lire.



Le lieu désigné par les murmures se trouvait dans une aile rarement visitée du château. Une de ces zones que Poudlard semble lui-même oublier... ou préférer taire. Les pas des élèves n'y résonnaient plus depuis des décennies, peut-être davantage, et même les escaliers mouvants semblaient hésiter à s'y aventurer. Je dus traverser une succession de couloirs anciens, étroits, aux voûtes basses, où la pierre avait pris cette teinte sombre et lisse que seule l'érosion du temps, le vrai, peut offrir. Les murs semblaient chargés de souvenirs, comme s'ils avaient été témoins de serments murmurés, de fuites nocturnes, de découvertes que l'on n'avait jamais consignées dans les livres officiels. J'eus la nette impression qu'ils me regardaient passer, évaluant ma prestance, jugeant ma posture. Les torches y brûlaient d'une flamme bleutée, irréelle, presque aquatique. Leur lumière froide glissait sur les dalles, dessinant des ombres nettes et élégantes, très flatteuses, soit dit en passant. Je notai mentalement ce détail, car le bleu me va particulièrement bien, et il aurait été dommage que le château ne le reconnaisse pas. L'air était étrangement calme. Pas oppressant. Pas hostile. Il n'y avait ni courant d'air soudain, ni frisson le long de l'échine, ni ce sentiment d'être observé qui accompagne habituellement les lieux dangereux. Au contraire. L'atmosphère semblait... attentive. Comme si l'endroit attendait quelque chose, ou quelqu'un, depuis longtemps, et m'accueillait avec une retenue presque cérémonieuse. Pacifique. Presque... poli. Une politesse ancienne, bien sûr. Pas celle des salons ou des réceptions mondaines, mais celle des lieux chargés de puissance, qui n'ont plus rien à prouver. Et tandis que je poursuivais mon avancée, montre bleue en main, je compris que je ne pénétrais pas un endroit interdit. J'entrais dans un endroit qui avait choisi de se taire.

La porte apparut soudain. Pas dans un éclat de lumière, ni avec un bruit spectaculaire, ce qui était presque décevant, mais avec une simplicité troublante. Elle était là parce qu'elle avait décidé de l'être. Une porte qui n'existait jamais lorsqu'on la cherchait avec trop d'insistance, mais qui surgissait toujours lorsqu'on cessait de croire à sa présence. Une habitude très agaçante... et terriblement efficace. Elle se dressait au fond du couloir, là où quelques secondes plus tôt il n'y avait qu'un mur nu. En bois sombre, presque noir, poli par le temps plutôt que par la main de l'homme, elle semblait absorber la lumière bleutée des torches alentours. Les veines du bois formaient des motifs naturels qui rappelaient étrangement des spirales, comme si l'arbre lui-même avait grandi en connaissant des secrets qu'il n'aurait jamais dû apprendre. La surface était gravée de symboles circulaires, imbriqués les uns dans les autres, d'une finesse remarquable. Certains représentaient des cadrans, d'autres des astres, d'autres encore quelque chose de plus abstrait, le genre de choses que les érudits adorent analyser pendant des heures sans jamais tomber d'accord. Les gravures pulsaient faiblement, comme si elles respiraient au même rythme que le château. Une inscription courait juste au-dessus de la poignée, presque effacée par les siècles. Les lettres, usées mais encore lisibles, semblaient gravées autant dans la pierre du monde que dans le bois :

« *Tempus non fugit.* »

Je hochai lentement la tête, très sérieusement, adoptant l'expression concentrée d'un homme parfaitement conscient de la portée philosophique de ce qu'il lisait. Une posture que je maîtrisais à la perfection. Comme si je comprenais parfaitement le latin ancien. Ce qui était,



bien entendu, absolument le cas. Après tout, lorsqu'on a voyagé autant que moi, affronté autant de dangers et signé autant d'exemplaires de ses propres ouvrages, on finit par reconnaître une menace existentielle quand elle se présente... surtout lorsqu'elle le fait avec autant de sobriété. La porte ne bougeait pas. Elle attendait. Et pour la première fois depuis le début de cette aventure, je me demandai, brièvement, très brièvement, si le Temps, effectivement, n'était pas en train de me regarder.

À l'intérieur, la salle s'ouvrait comme un souffle retenu trop longtemps. Elle était vaste, parfaitement ronde, sans angles ni aspérités, comme si la notion même de direction y avait été poliment écartée. Les murs s'élevaient en courbe douce jusqu'à un plafond invisible, noyé dans une lumière bleutée diffuse, ni froide ni chaleureuse, simplement présente. Une lumière qui ne semblait provenir d'aucune source identifiable, mais qui baignait l'espace avec une régularité presque respectueuse. Les murs étaient tapissés d'horloges. Des centaines. Grandes, petites, anciennes, récentes, fissurées, impeccablement entretenues. Certaines étaient incrustées directement dans la pierre, d'autres suspendues dans l'air comme si la gravité avait momentanément accepté de faire une pause. Il y avait des pendules élégantes aux dorures fanées, des cadrans minimalistes sans chiffres, des mécanismes ouverts laissant voir des rouages immobiles ou frénétiques. Certaines horloges tournaient à l'envers, leurs aiguilles reculant avec une détermination tranquille. D'autres restaient figées sur une heure qui semblait importante pour quelqu'un... autrefois. Quelques-unes n'émettaient aucun son, tandis que d'autres produisaient un tic-tac feutré, désynchronisé, formant une sorte de murmure collectif, pas un bruit, mais une respiration. Le temps ne passait pas ici. Il coexistait. Et au centre de la salle se tenait... quelqu'un. Ou quelque chose. Une silhouette translucide, à peine plus dense qu'un reflet sur l'eau. Ses traits étaient flous, changeants, comme si le regard refusait de s'y accrocher trop longtemps. Un manteau d'ombres mouvantes semblait glisser autour d'elle, non pas porté, mais généré, comme une conséquence naturelle de son existence. Les contours se défaisaient et se recomposaient sans cesse, dans un mouvement lent, presque méditatif. Elle ne dégageait aucune menace. Aucune hostilité. Aucun mal. Pas de frisson d'alerte. Pas de pression dans l'air. Pas cette sensation désagréable que quelque chose s'apprête à vous réduire en poussière magique. Seulement une présence. Ancienne. Patiente. Attentive. Puis la silhouette tourna légèrement la tête. Elle me regarda. Et dans ce regard, si tant est que ce mot ait encore un sens ici, je compris que je n'étais pas entré par effraction. J'avais été attendu.

« Bonjour », dis-je immédiatement, avec chaleur, brisant le silence suspendu comme on ouvre un rideau.

Ma voix résonna doucement dans la salle ronde, reprise par les horloges immobiles qui semblaient l'absorber, l'examiner.

« Je suis Gilderoy Lockhart. Vous avez peut-être lu mes ouvrages. »

Je ponctuai la phrase d'un sourire maîtrisé, parfaitement dosé, ni arrogant, ni timide, et m'avançai d'un pas mesuré. Dans ce lieu où même les secondes hésitaient, il me semblait important de rappeler immédiatement une chose essentielle. La politesse. Et, accessoirement,



ma renommée internationale. La silhouette translucide ne répondit pas tout de suite. Elle sembla onduler légèrement, comme si ma voix avait créé une vague discrète à sa surface. Le manteau d'ombres qui l'enveloppait se replia, puis se déploya à nouveau, dans un mouvement lent, presque cérémoniel. Enfin, elle inclina légèrement la tête. Le geste était d'une précision étonnante. Ni révérence, ni soumission. Une reconnaissance mesurée, empreinte d'une neutralité qui n'excluait ni le respect ni la distance. Les horloges alentour semblèrent marquer une pause collective, comme si chacune attendait la suite.

« Je suis le Gardien du Moment Suspendu. »

Sa voix n'émanait pas vraiment de sa bouche, si tant est qu'elle en possédât une, mais de l'espace lui-même. Elle était douce, profonde, dépourvue de toute émotion excessive. Une voix qui ne cherchait pas à impressionner... et qui, par conséquent, y parvenait parfaitement. Un titre impressionnant, certes. Je pris le temps d'en apprécier la sonorité, laissant l'écho se dissoudre lentement dans la salle circulaire. *Gardien. Moment. Suspendu.* Des mots solides, choisis avec soin. Mais pas autant que le mien. Car si le Temps pouvait bien se permettre d'attendre, la célébrité, elle, ne le faisait jamais.

La rencontre fut... étonnamment cordiale. Il n'y eut ni éclat de colère, ni menace voilée, ni tension palpable dans l'air. Rien de tout ce que l'on attend habituellement lorsqu'on se retrouve face à une entité mystérieuse au cœur d'une anomalie temporelle. Le Gardien ne leva pas la voix. Ne fit aucun geste brusque. Il demeurait immobile, presque respectueux, comme si l'agitation était une chose qu'il avait abandonnée depuis longtemps. Il n'était ni en colère, ni dangereux. Il était... las. Une lassitude profonde, patinée par les siècles, émanait de lui. Pas une fatigue physique, ce concept semblait lui être étranger, mais une usure plus subtile, plus lourde. Celle de quelqu'un qui veille depuis trop longtemps sur quelque chose que plus personne ne comprend vraiment. Ses traits flous semblaient parfois s'affaïsser, comme si même sa forme avait du mal à se souvenir de sa netteté d'origine. Ancien. Terriblement ancien. Lorsqu'il parla de sa mission, sa voix ne changea pas de ton, mais quelque chose dans l'air se densifia. Il évoqua une Légende oubliée, transmise autrefois avec solennité, aujourd'hui réduite à quelques murmures imprécis. Un sort ancien, ambitieux, trop ambitieux, lancé avec de grandes intentions et une compréhension imparfaite des conséquences. Le sort n'avait pas échoué. Il avait dévié. Un fragment du temps avait été figé dans cette salle, arraché au flux naturel des choses, maintenu ici comme un insecte dans l'ambre. Pas par cruauté. Pas par malveillance. Mais par erreur. Le temps n'était pas brisé. Il était simplement... bloqué. Suspendu dans une attente sans échéance, incapable d'avancer, incapable de reculer. Et le Gardien était resté, parce que quelqu'un devait rester. Parce que certaines erreurs exigent une présence constante, même lorsque le monde a oublié qu'elles existent. Autour de nous, les horloges continuaient leur étrange concert silencieux. Certaines frémissaient légèrement, comme sensibles à la conversation. D'autres demeuraient immobiles, obstinées, fidèles à l'instant qu'elles avaient juré de ne jamais quitter. Et au cœur de cette salle hors du monde, je compris une chose essentielle. Le Temps n'attendait pas qu'on le combatte. Il n'attendait même pas qu'on le comprenne. Il attendait qu'on décide enfin quoi faire de lui.



« Il faut quelqu'un », expliqua le Gardien d'une voix posée, qui semblait se fondre dans le murmure feutré des horloges, « capable de comprendre que le temps ne se combat pas. Qu'il se convainc. »

À ces mots, le silence de la salle se modifia subtilement. Ce n'était pas un vide, mais une attente plus dense. Les aiguilles de plusieurs horloges frémirent imperceptiblement, comme si l'idée elle-même avait provoqué une réaction. La lumière bleutée parut se concentrer légèrement autour de nous, dessinant des reflets mouvants sur le sol circulaire. Le Gardien se tenait toujours droit, enveloppé dans son manteau d'ombres changeantes. Pourtant, quelque chose dans sa posture laissait transparaître un espoir ancien, prudent, comme s'il avait déjà prononcé ces mots autrefois... sans jamais voir personne capable d'y répondre. Je souris. Pas un sourire nerveux, ni bravache. Un sourire assuré, presque chaleureux. Celui d'un homme qui reconnaît instantanément un défi taillé à sa mesure. Je redressai légèrement les épaules, ajustai ma posture, pure habitude professionnelle, et laissai la confiance s'installer naturellement. Convaincre ? Voilà qui était exactement dans mes cordes. Après tout, on ne remporte pas cinq fois consécutives le Prix du Sourire le Plus Charmant de *Sorcière Hebdo* sans posséder un talent certain pour l'art délicat de la persuasion. Si le temps avait besoin d'être rassuré, flatté ou subtilement guidé vers une décision plus... raisonnable, alors il se trouvait face à l'homme idéal. Autour de nous, le tic-tac désynchronisé sembla reprendre, plus régulier, presque curieux. Et pour la première fois depuis des siècles, peut-être, le Temps, ou du moins ce qu'il restait de lui ici, sembla écouter.

L'objectif était clair. Remettre le Temps en mouvement. Non par la force, ce qui aurait été terriblement vulgaire, mais par la compréhension. Ici, rien ne se brisait, rien ne se forçait. Il fallait parler au sort comme on parle à une vieille certitude fatiguée, lui rappeler pourquoi il avait été créé, et surtout... pourquoi il pouvait enfin lâcher prise. Le Gardien m'avait expliqué cela, dans cette salle où chaque horloge semblait retenir son souffle. Pour réparer ce qui avait été figé, il fallait offrir au sort une référence capable de guider le temps hors de l'immobilité. Un repère symbolique. Quelque chose qui n'impose pas le mouvement, mais qui l'invite. Je baissai les yeux vers ma main. La montre bleue vibra doucement contre ma paume, comme si elle avait toujours su que ce moment arriverait. Le métal tiède pulsait avec une régularité étrange. Ses aiguilles frémissaient, hésitantes, oscillant entre plusieurs heures possibles, comme indécises quant à celle qui méritait d'exister. La lumière bleutée de la salle se reflétait sur son boîtier poli, intensifiant encore sa couleur. Bleu comme la sagesse. Bleu comme la sérénité. Bleu comme l'apaisement après la tempête. Bleu aussi, et c'était loin d'être négligeable, comme mes yeux sous certains éclairages particulièrement flatteurs. Autour de moi, les horloges réagirent. Certaines ralentirent leur course inversée. D'autres, figées depuis des siècles, laissèrent échapper un infime cliquetis, comme un soupir qu'on n'osait plus pousser depuis trop longtemps. Même le Gardien sembla se redresser légèrement, son manteau d'ombres se faisant moins dense, moins lourd. Je compris alors que ce n'était pas moi qui avais choisi la montre. C'était le Temps.



Je parlai. Longtemps. Ma voix s'éleva dans la salle circulaire avec une douceur inattendue, portée par l'acoustique parfaite du lieu. Chaque mot semblait trouver sa place, glissant entre les horloges suspendues, se déposant dans les interstices du silence. Je ne récitais pas un discours appris. Je racontais. Naturellement. Comme on le fait lorsqu'on sent, instinctivement, que l'on est écouté pour de bonnes raisons. Je racontai mes exploits, avec modestie, bien entendu. Les créatures affrontées aux confins de contrées oubliées, les malédictions levées sous des ciels hostiles, les regards reconnaissants de ceux qui avaient cru leur destin scellé. Je parlai de voyages harassants, de nuits sans sommeil, de victoires remportées moins par la force que par la compréhension. Je parlai aussi de rencontres. De sorciers brisés, de villages suspendus à l'espoir d'un geste, d'instantanés où tout semblait perdu... jusqu'à ce que quelqu'un ose encore croire. Ma voix se fit plus basse lorsque j'évoquai la peur, cette compagne fidèle des grands moments, et plus ferme lorsque je parlai du courage, non comme une absence de crainte, mais comme la décision de continuer malgré elle. Puis je parlai de l'attente. De ces moments où même les héros ont besoin que le temps s'arrête. Pour respirer. Pour survivre. Pour se souvenir de qui ils sont. Mais jamais trop longtemps. Parce qu'un temps figé finit toujours par devenir une prison, même lorsqu'il se veut protecteur. Au centre de la salle, le Gardien demeurait immobile. Son manteau d'ombres ondulait plus lentement, moins dense. Les contours de sa silhouette semblaient gagner en netteté, comme si mes paroles lui permettaient de se rappeler quelque chose qu'il avait presque oublié. Il écoutait. Et au-delà de lui, dans les murs, dans la lumière bleutée, dans le mécanisme invisible qui tenait cet endroit hors du monde... Le Temps écoutait aussi. Les horloges frémirent. Un frisson collectif, discret mais indéniable, parcourut la salle. Certaines aiguilles hésitèrent, vacillèrent, firent un pas minuscule dans une direction nouvelle. Un tic isolé résonna, puis un autre, comme les premiers battements d'un cœur longtemps resté silencieux. Je continuai de parler. Parce que, parfois, les mots ne servent pas à convaincre. Ils servent simplement à rappeler que l'on n'est pas seul.

Lorsque je déposai la montre au centre du cercle runique, il n'y eut ni explosion spectaculaire, ni éclat aveuglant digne des grandes catastrophes magiques, ce que je trouvai, à vrai dire, légèrement décevant d'un point de vue narratif. Le cercle était gravé directement dans le sol de pierre, composé de runes anciennes, arrondies, presque effacées par l'usage et le temps, ironique, considérant l'endroit. Elles formaient une spirale douce, non contraignante, invitant le regard à suivre un mouvement plutôt qu'à l'imposer. La lumière bleutée de la salle s'y concentrait, vibrant faiblement, comme si elle attendait ce geste depuis très longtemps. Je m'agenouillai avec soin, posture héroïque, mais digne, et déposai la montre au centre exact du motif. Le métal effleura la pierre sans bruit, parfaitement aligné, comme s'il avait toujours appartenu à cet endroit précis. Il n'y eut rien. Pas de grondement. Pas de choc magique. Pas même un courant d'air dramatique. Juste un tic-tac. Net. Clair. Indiscutable. Puis un autre. Le son se propagea dans la salle, rebondissant contre les murs circulaires, repris par certaines horloges murales qui répondirent timidement, comme hésitant à se joindre à un chœur oublié. Une pendule figée depuis des siècles laissa soudain retomber son balancier d'un souffle tremblant. Une autre ajusta ses aiguilles d'un infime mouvement, presque imperceptible. La lumière changea subtilement. Pas plus vive. Pas plus sombre. Simplement... plus fluide. Comme si elle avait cessé de se retenir. Le Gardien inspira, ou fit l'équivalent de ce geste, et son manteau d'ombres se délesta d'une lourdeur invisible. Sa silhouette sembla moins translucide,



plus définie. Le temps reprenait son souffle. Pas une course effrénée. Pas un déferlement. Un premier pas, prudent, respectueux. Et pour la première fois depuis des siècles, l'instant acceptait de devenir... le suivant.

La salle se dissipa lentement. Pas comme un sort brisé, ni comme un rêve brutalement interrompu, mais comme une pensée que l'on accepte enfin de laisser partir. La lumière bleutée se fit plus pâle, plus diffuse, jusqu'à se fondre dans une clarté ordinaire. Les horloges cessèrent de frémir une à une. Certaines s'effacèrent comme des reflets sur l'eau, d'autres se figèrent un instant avant de disparaître totalement, laissant derrière elles des pans de mur nus, silencieux. Les murs redevinrent de simples pierres. Anciennes, certes, mais désormais soumises aux lois communes du château. Les runes du sol s'estompèrent, leurs lignes se dissolvant comme de l'encre trop diluée, jusqu'à ne plus être qu'un cercle à peine visible, une cicatrice discrète, souvenir d'un instant qui n'avait plus besoin d'exister. Puis la porte disparut. Sans bruit. Sans résistance. Là où elle se dressait encore quelques secondes plus tôt, il n'y eut plus qu'un mur continu, indifférent, comme si rien n'avait jamais cherché à s'ouvrir à cet endroit. Le couloir reprit son aspect ordinaire, presque banal, et l'air retrouva cette neutralité familière propre aux nuits tranquilles de Poudlard. Le Gardien aussi s'effaça. Sa silhouette translucide devint de plus en plus claire, de plus en plus légère, jusqu'à se confondre avec la lumière ambiante. Pourtant, il ne semblait pas disparaître par faiblesse. C'était un départ consenti. Une mission achevée. Son manteau d'ombres se dissipa sans hâte, et ses traits flous esquissèrent ce qui ressemblait à une paix longtemps différée. Avant de partir, il se tourna vers moi une dernière fois. Son regard, ou ce qui en tenait lieu, n'était ni solennel, ni mélancolique. Il était simplement... sûr.

« Certains noms restent. »

Les mots flottèrent un instant dans l'air, plus lourds qu'ils n'en avaient l'air, puis se déposèrent doucement dans le silence revenu. Je restai immobile, seul désormais dans le couloir redevenu ordinaire, la montre bleue silencieuse au creux de ma main. Je trouvai cela très juste. Après tout, le temps peut bien reprendre sa course. Les lieux peuvent disparaître. Les légendes s'effacer. Mais les grands noms, eux... ont une fâcheuse tendance à survivre.

Le lendemain matin, Poudlard s'éveilla comme à son habitude, sans la moindre conscience de ce qu'elle avait frôlé durant la nuit. Les premières lueurs du jour glissèrent sur les tours, réveillant les gargouilles assoupies, faisant tinter les vitres et soupirer les escaliers mobiles, déjà prêts à compliquer l'existence des retardataires. Dans la Grande Salle, le brouhaha familial reprit ses droits. Les élèves couraient entre les tables, robes de travers et sacs mal fermés, tentant de finir un devoir à la dernière seconde ou de grappiller une place près des fenêtres. Les chouettes hululaient, les journaux claquaient, et l'odeur persistante de porridge chaud se mêlait à celle du café trop fort. Les professeurs, fidèles à eux-mêmes, râlaient. Certains contre le bruit. D'autres contre le manque de discipline. D'autres encore contre le fait très injuste que le monde continue d'avancer sans leur demander leur avis. Personne ne



remarqua la légère régularité nouvelle du tic-tac ambiant. Personne ne sentit que quelque chose, quelque part, s'était remis à couler correctement. Et moi... Moi, Gilderoy Lockhart, je me tenais près de la table des professeurs, impeccablement vêtu, parfaitement reposé, répondant avec grâce aux élèves un peu trop enthousiastes qui me tendaient parchemins, livres et morceaux de papier froissés. Je signais des autographes. Avec application. Avec élégance. Avec ce sourire qui inspire confiance et admiration, même à jeun, même un lundi matin. Comme toujours. Après tout, le temps pouvait bien reprendre sa course. Le monde pouvait continuer sans rien savoir. Quelqu'un, quelque part, devait bien porter le poids de l'exploit.

Car si le temps avance, ce n'est pas toujours par habitude. Parfois, il hésite. Il ralentit imperceptiblement, comme pour vérifier que quelqu'un veille encore sur lui. Dans les couloirs de Poudlard, entre les pas pressés des élèves et les soupirs exaspérés des professeurs, il glisse désormais avec une assurance renouvelée, discret mais régulier. Les secondes s'enchaînent sans heurt. Les heures reprennent leur place. Les jours s'empilent avec cette élégance tranquille propre aux choses qui savent qu'elles ne risquent plus de se perdre. Et si personne ne s'en rend compte, ce qui est, soyons honnêtes, la norme, ce n'est pas grave. Le Temps n'a jamais exigé d'applaudissements. Il se contente de savoir que, lorsqu'il flanche, quelqu'un est capable de lui parler autrement que par la force. Quelqu'un qui comprend la valeur d'un bon récit. Quelqu'un qui sait manier les mots, la prestance... et le silence. Car si le temps avance, parfois, c'est simplement parce qu'il sait qu'il peut compter sur Gilderoy Lockhart. Et cela, vraiment, explique beaucoup de choses.

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés